

1917-1934 - Présence de Francis Jammes dans les pages du Journal de l'Abbé Mugnier

Claire Soullier – 29 août 2011

L'abbé Arthur Mugnier, (1853 –1944), est connu pour avoir participé à la vie mondaine et littéraire parisienne dont il a noté de nombreux épisodes dans son *Journal*, tenu avec une grande régularité de 1878 à 1939.

Il y décrit les écrivains, les intellectuels et les artistes comme ils furent dans le *monde*, c'est-à-dire dans les salons aristocratiques et littéraires dont il fut l'hôte bénin pendant plus d'un demi-siècle: Huysmans, Barrès, Courteline, France, Bergson, Proust, les fils d'Alphonse Daudet, Cocteau, Jammes, Colette, Marie-Laure de Noailles, Marie Bonaparte, Valéry, Céline et beaucoup d'autres encore, furent de sa part l'objet de soigneuses annotations, rarement de ses jugements; le plus souvent il les saisissait simplement, sans commentaires, fidèle au souvenir qu'il en gardait en rentrant chez lui: une brève description, un trait remarquable, la citation des propos les plus frappants, des répliques mémorables, fulgurantes ou absurdes.

Deux femmes prirent soin de lui en ses vieux jours: la comtesse Rosita de Castries, qu'il nomma sa « nièce première », à laquelle il légua ses archives (1032 pages de manuscrits), et la princesse Bibesco, qui fut sa « nièce seconde »; souvent absente de Paris, liée à divers membres des familles royales européennes, Marthe Lahovary-Bibesco lui fut proche jusqu'à sa mort, échangeant avec lui, lorsqu'elle était absente de Paris, une vaste correspondance **(1)**. La *nièce première* fit don aux Archives de France en 1964 des textes manuscrits du *Journal* qui furent amplement remaniés - après avoir été réduits environ de moitié - avant d'être publiés au Mercure de France en 1985, dans la collection « Le temps retrouvé » .

L'abbé Mugnier aimait les écrivains. On peut même dire qu'il les adora... Il était très jeune lorsque naquit en lui une véritable passion pour Chateaubriand, une passion qu'il partagera plus tard avec la princesse Bibesco. Il connaissait par cœur de longs passages de ses œuvres, recherchait passionnément ses manuscrits, visitait chaque année les lieux de sa mémoire. Il étendit cet amour pour l'écrivain romantique à tous les personnages qui l'entourèrent et à nombre de ceux qui vécurent en son temps: George Sand, Marie d'Agoult (qu'il nomme presque toujours de son nom de plume, Daniel Stern), Liszt, et, par réflexion, Wagner et sa famille... Plus tard, il fut tenté de comparer les écrivains qu'il fréquenta réellement à cet univers parfait du romantisme littéraire qu'il avait bâti en son âme.

Il ne commença pas à tenir son journal pour y noter ses rencontres avec des artistes, mais pour y consigner ses réflexions sur son siècle et ses doutes profonds sur l'Eglise de son temps, et aussi pour y exprimer son amère solitude de prêtre. C'est grâce à son ouverture d'esprit vis à vis des « hérétiques » – un comportement qui lui fut souvent reproché par sa hiérarchie – que purent naître, au début de la décennie 1890, des relations de confiance entre lui et l'écrivain décadent Joris-Karl Huysmans. Ayant fait la connaissance du cercle de personnes qui gravitait autour de Huysmans, l'abbé se lia avec un certain nombre de ceux que l'on nommait alors les gens de lettres et notamment Lucien Descaves **(2)** qui à son tour lui fit connaître les enfants et la veuve d'Alphonse Daudet, Barrès, le peintre Forain et d'autres encore...

L'abbé Mugnier finit par reporter Huysmans dans le sein de l'Eglise. Ce retournement inattendu dans l'âme de l'auteur sulfureux de « *Là-bas* », sanctionné par la publication de trois livres (*En route, La*

Cathédrale, L'Oblat), fit un bruit énorme, établissant sa célébrité, au point qu'on attribuera à cette conversion une influence sur le grand mouvement de conversions (ou de retours) au catholicisme que connaîtront, peu après, les Lettres françaises, avec Paul Bourget, Charles Péguy, Brunetière, Paul Claudel et avec les tentations catholiques de Gide et les choix littéraires de François Mauriac. Cette notoriété dépassa les frontières des Lettres parisiennes et lui ouvrit les portes de nombreux salons où fréquentait l'intelligentsia. « Ah ! Les lettres ! Les Lettres ! Ma grande passion ! » écrivait Mugnier dans son journal, en date du 4 mars 1895, alors qu'il n'entendait encore parler de Zola, de Daudet, d'Edmond de Goncourt que de loin, comme on tente de mieux voir les brillantes étoiles d'un ciel inaccessible... Mais au tournant du siècle l'abbé est désormais installé (en pratique, sinon officiellement) dans le rôle d'aumônier et de confesseur des salons parisiens.

Pourtant, il existait deux écrivains catholiques qui ne pouvaient être considérés comme les brebis de l'abbé Mugnier : il s'agissait de Léon Bloy (sa conversion datait de 1868 et tout le monde savait qu'elle avait été le fruit des attentions de Barbey d'Aurevilly) et de Francis Jammes. L'abbé avait tenté de se rapprocher de Léon Bloy mais la violence polémique de l'écrivain pour lequel « un vrai catholique doit être féroce » le découragea.

Francis Jammes n'étant pas parisien, une relation entre eux ne pouvait être facilement établie. Mais le poète venait parfois, pour de brefs séjours, à Paris, où il était reçu et fêté par des gens que désormais l'abbé connaissait bien, comme Julie Allard la veuve d'Alphonse Daudet... Il ressort du *Journal* de l'abbé l'impression que Jammes, *le poète géorgique*, représentait une sorte d'*attraction* pour les mondains, artistes ou fortunés, athées ou catholiques, aux prises avant tout avec les problématiques artistiques et intellectuelles de la Décadence. Certes, la qualité - largement reconnue - de son œuvre et la fermeté avec laquelle il refusait de trahir des choix essentiels si contraires aux pratiques du milieu littéraire, le mirent dans une situation particulière, sans doute unique en ces temps, vis à vis des Lettres françaises. Séjournant à Paris, Jammes semble n'avoir jamais manqué de déclencher une forte curiosité, de nombreuses interrogations, parfois des attractions sincères. Les annotations de l'abbé le concernant ne sont pas très nombreuses (du moins dans les pages publiées dans l'édition du Mercure) : il y en a sept, qui vont de novembre 1916 à mai 1934. Il n'est pas dit que l'abbé rencontra Jammes chaque fois que celui-ci se rendit à Paris, ou qu'il nota chacune de leurs rencontres, mais cette rareté de la présence du poète dans le journal est à mettre en relation avec la capacité de Jammes de se faire rare, dans tous les sens du mot...

La première mention de Jammes dans le *Journal* de l'abbé se réduit à la seule mention de son nom ; le 6 novembre 1906, l'abbé reçoit la visite du couturier Jacques Doucet, que Ferdinand Bac lui envoie afin qu'il l'aide à se constituer une bibliothèque car l'abbé était devenu un bibliophile extrêmement compétent de littérature romantique et postromantique. Cette bibliothèque devant contenir aussi des livres plus contemporains, et l'abbé cite le nom de quelques uns des auteurs vivants dont Doucet désire acquérir les œuvres : Jammes, Gide, Claudel, Suarès. Ceci donne au moins une mesure de la célébrité littéraire de

Jammes, considéré comme l'un des meilleurs auteurs contemporains, et digne de figurer dans la bibliothèque d'un collectionneur raffiné.

Le 23 décembre 1917, l'abbé déjeune avec Jean Cocteau et l'interroge sur le poète pyrénéen, que lui-même semble connaître assez peu :

« (...) Déjeuné chez Mme Cocteau, avec sa fille, Jean et un militaire. Jean a été très intéressant. (...) Je l'ai interrogé sur Francis Jammes. Il le connaît et le considère comme un très grand poète. Jammes est un âne, un bel âne qui braie avec du thym dans la bouche, c'est Bottom couronné par Titania avec des primevères. C'est une «primevère qui rote». Je cite textuellement toutes ces définitions données par Jean. Mme de Noailles s'est formée avec Jammes, Charles-Louis Philippe, Barrès etc. Lamartine, Hugo. On retrouve Mme de Noailles dans Jammes. Cocteau nous a raconté leur première entrevue. C'était chez Mme Daudet. Mme de Noailles avait un panier fleuri sur la tête. « Est-ce que je suis drôle ? », avait-elle dit, en partant de chez elle, a Cocteau qui l'entraînait. Elle demande toujours si elle est drôle. Elle tient à être drôle. Voyant Jammes, elle lui dit « Je croyais voir une fleur et c'est une légume. » Jammes, en effet, ajoute Cocteau, a la figure en légume, tomate, piment etc. Pendant qu'on lisait des vers de Jammes, Mme de Noailles tapait de la main le ventre de ce dernier. Et à la fin, elle s'en excusa, disant : « Je frappe à la porte du Paradis. » Il lui reprocha d'être passée à Orthez, sans être venue le voir, à quoi elle répondit que c'était sa sœur et qu'elle était à ce moment-là à Lourdes. « Nous avons été au même abreuvoir et c'est fini », dit-elle.

Il a été question d'André Germain et du dialogue qu'il a publié. André Germain, dit Cocteau, est un enfant qui a l'air de donner des lavements de strychnine à sa poupée. De Mallarmé, Cocteau disait qu'il est de cristal, mais du cristal en bloc. De Claudel, il disait qu'il fait travailler les anges dans une usine tandis que Jammes est chatouillé des anges, au dehors. »

L'abbé n'ajoute aucun commentaire, ces deux scènes (la rencontre entre Jammes et la poétesse Mme de Noailles filtrée par le souvenir de Jean Cocteau et les commentaires plein de fantaisie de Cocteau sur André Germain **(3)**, Claudel et Jammes), lui suffisent comme annotations...

En février 1918 Jammes est à Paris, et l'abbé en trace un bref portrait où l'on sent quelque sympathie à l'égard d'un poète qui ne renonce pas à son identité. Pour autant l'abbé ne sait trop que penser de ses poésies... Proust (que l'abbé Mugnier aime beaucoup) a lui aussi Jammes en sympathie.

Le 5 février l'Abbé dîne chez Mme Alphonse Daudet : *« (...) avec Lucien Daudet, Léon Daudet, et sa femme qui attend encore un enfant, Hélène Vacaresco, la comtesse Mathieu de Noailles, Mme Edwards, Francis Jammes, le marquis et la marquise d'Argenson.*

Francis Jammes a une figure qui pourrait être celle d'un religieux, d'un pharmacien, d'un directeur laïque de patronage. Il a une barbe qui grisonne, prononce nâtal. Il n'est pas grand. Il m'a dit que les poètes essaient de retrouver les traces du paradis perdu. « Je situe la terre dans le ciel. » Il se sert de la terre comme d'un tremplin pour rebondir vers le ciel. Il m'a cité la seconde Epître de saint Pierre.

*Beaucoup de personnes sont venues après le repas qui fut excellent : Mme de Saint-Victor et sa fille, M. d'Hinnisdäl avec Thérèse. Et Marcel Proust. Ève Francis **(4)** a déclamé et lu du Claudel. Elle est assise, puis*

elle se lève, elle étend les bras, sa voix n'est pas puissante mais elle articule nettement, et sans qu'il y ait effort. Sa figure m'a paru agréable. Mme Lacoste a chanté du Jammes.

Il y a eu, en particulier un cantique sur la Vierge de Laruns beaucoup trop long. Francis Jammes assis, ayant à sa gauche Mme de Noailles, a lu des vers de lui, montant et descendant, achevant presque toujours le dernier mot par un murmure inarticulé, bourdonnant. Je ne saisis pas. Il y a des primevères, des fils de la Vierge etc. Mme de Noailles après cette audition, s'enorgueillissait elle-même. Elle se sentait supérieure, et elle le disait sans nier que Jammes fut un très grand poète, mais elle n'aime pas ses dernières œuvres : « Catéchisme de moutons » disait-elle.

Marcel Proust et un autre ami m'ont ramené en auto, rue Méchain. Marcel Proust a demandé à Jammes de définir l'aubépine. Le poète a répondu : « C'est du bois éclaté. » Et Proust de n'être pas satisfait de cette réponse. Il trouve que Jammes a très bien senti la pervenche. Et sur le trottoir de la rue Méchain, dans les ténèbres de la nuit, nous avons parlé du bouton d'or et du coucou.

Les jours suivants, le poète devient un sujet de conversations pour les intellectuels que fréquente l'abbé :
« 7 février - Été déjeuner au restaurant Lucas avec Mme Wharton, la princesse Lucien Murat, la baronne de Brimont, Berenson, Saint-André, Mac Lugan, André Gide. André Gide était à côté de moi. Une figure rasée, une tête déplumée, avec des cheveux qui tomberaient plutôt par derrière. L'air d'un prêtre professeur, d'un protestant qu'il est, car la marque austère subsiste. (...) Gide a connu Jammes qu'il trouvait délicieux, moins depuis sa conversion (et c'est Claudel qui en est le promoteur), il n'est plus en communion d'idées avec lui. Claudel et Jammes lui ont écrit, à l'occasion des Caves du Vatican, des lettres comminatoires. Jammes a une façon de mettre Dieu dans sa poche qui déplaît à Gide. Il ne peut plus le suivre. (...) »

En 1921, l'abbé retrouve Francis Jammes, toujours à l'occasion d'un dîner chez Mme Daudet. Presque toutes ses notes sur cette soirée-là sont consacrées au poète, dont il a lu le livre récemment paru, et sur lequel, à la fin du compte-rendu de cette soirée, il ose enfin émettre une opinion :

« 15 avril - Dîné chez Mme Alphonse Daudet. C'était pour rencontrer le poète Jammes que le dîner avait lieu, et la réception qui l'a suivi. Francis Jammes, une barbe gris-sel. Rien qui dénote l'artiste qu'il est. Je l'ai félicité du Livre de saint Joseph. J'ai fait ce que j'ai pu, répond-il et il attribue à saint Joseph le legs qui vient de lui être fait, de propriétés à Hasparren et des ruines du romantique château de Belzunce.

Jammes ne songe plus à l'Académie française. Il faut, pour y arriver, dit-il, faire trop de vilaines choses. (...) Après le repas beaucoup de personnes sont venues. Francis Jammes a lu, d'une voix emphatique, et non sans accent, quelques pages de son dernier ouvrage, Le Livre de saint Joseph, « La Servante », et « Le Percepteur ». Après quoi Jacques Bainville s'approcha de moi et me confia de sa part et de celle du ministre Bérard, [leur crainte] qu'une littérature comme celle que nous venions d'entendre n'amenât une forte réaction contre le catholicisme. Et Bainville de citer ce mot que venait de lui dire le Ministre : « On reviendra à la Henriade. »

Une femme chanta aussi une prose de Jammes. Singulière soirée ! Le ministre de l'Instruction publique, Léon Daudet, des poètes, la veuve de l'auteur de Sapho et... pour finir saint Joseph. Presque une littérature de patronage, si l'amour de la nature ne rehaussait pas le ton. »

En février 1924, c'est chez le poète et romancier Henri de Régnier que Jammes et l'abbé se revoient. Le poète traite avec affection l'abbé qui le perçoit et s'étonne presque, avant d'ouvrir son cœur aux regrets de n'avoir pas pu (ou pas su) être son ami :

« 7 février - Déjeuné hier, à 1 h 1/2 chez les Henri de Régnier avec Francis Jammes et Chaumeix (5). Il faisait sombre et on avait dû recourir à la lumière artificielle. Francis Jammes que j'avais vu, à la porte, dans la rue, avec son ami Lacoste, avait demandé à m'embrasser. Il a l'air avec sa barbe d'un missionnaire, et comme les missionnaires il est plein d'anecdotes. Il parle sans presque discontinuer, de tout et de tous. Grande facilité d'ailleurs, mais c'est la voix, c'est l'accent qui déplairaient plutôt, à moi en particulier. Ce fut d'une variété, d'un comique, d'un poétique, d'un spirituel, d'une verve intarissables. Nous écoutions. Chaumeix ne disait rien ; de temps en temps Mme de Régnier glissait un mot. Il commença par dire qu'il s'était confessé, le matin et qu'il serait obligé de recommencer si on ne me donnait pas la place d'honneur. Je note ce que ma mémoire a pu sauver : André Gide n'a pas été content de ce que Jammes a écrit de lui, dans ses souvenirs. Le vrai moyen de confondre Gide et les protestants, en général, c'est de ne pas leur répondre, de les laisser en suspens. Jammes avait été en Normandie chez Gide qui a un mauvais goût : lanternes vénitiennes dans la salle à manger ; sur la cheminée des diables représentés tourmentant les âmes etc. Jammes avait trouvé ses habitudes bizarres. La nuit, Gide couvert d'un manteau, errant au clair de lune. Au temps où Jammes ne pratiquait pas encore sa religion, il se trouva un dimanche, chez Gide qui vint le trouver, dans sa chambre, pour l'inviter à aller à la messe, alléguant l'exemple à donner à la domesticité. Et il fallait entendre Francis Jammes imitant la voix affectée de Gide.

Ce dernier parlait de l'immoralité du pays et de ce qu'il faisait pour la combattre. Il conduisit son ami, dans une maison où il y avait un enfant naturel. « On ne sait de qui il est, tout le monde y a travaillé. » Mme de Régnier s'est écriée : « C'est l'Immoraliste qui moralise. »

Gide avait écrit un jour à Jammes : « C'est Régnier qui t'a desservi » je ne sais plus à propos de quoi ; Gide interrogé plus tard par Jammes sur ce sujet déclare qu'il n'avait rien écrit de semblable. Sur quoi M. de Régnier disait : « Gide, c'est un fourbe. »

Jammes se plaignait des catholiques qui sont si durs pour ceux qui viennent à eux, alors qu'ils ménagent les incroyants. Il flétrit les pharisiens. Il voulut bien m'appeler « l'Apôtre de la mèche qui fume encore » (6). Je suis sorti avec Chaumeix qui avait été très intéressé, comme moi, par Francis Jammes et semblait envier cet homme qui avait préféré la vie de la campagne ; un rural qui a des lettres. Et quel dommage que je ne le connaisse pas davantage. Francis Jammes m'eût très convenu, comme ami. Les fleurs, la nature sont entre nous. Il avait envoyé des lilas blancs à Mme de Régnier et il regrettait que ce ne fussent pas des lilas communs que les ouvrières rapportent de la campagne. »

En octobre 1924, l'abbé qui dîne chez ses amis Dupuis, retrouve le poète. La conversation tombe sur Claudel et Jammes, qui le connaît bien, raconte les origines très réelles, charnelles, de la pièce « Partage de Midi »... de ce récit, l'abbé tire un petit tableau qui ne manque ni d'humour, ni de perfidie envers Claudel !

« 4 octobre - Été dîner chez les Dupuis où j'ai retrouvé, comme je m'y attendais, Francis Jammes.

Il nous a parlé de Claudel qui s'était converti, vers 1886 et eut, pendant onze ans l'idée d'entrer au couvent. Puis il y a dans sa vie deux ans de chute. Il avait rencontré sur un paquebot, Mme V., laquelle ayant voulu

lui parler, il lui adressa une vive remontrance parce qu'elle avait fait chanter aux matelots des chants obscènes ; alors elle pleura et ces larmes la rapprochèrent du poète. Un jour, il vint la prendre dans un cimetière chinois et ils partirent, le mari consentant. Il y eut un enfant de cette liaison. Puis on se sépara. Il la renvoya et, pris de remords, se mit à sa poursuite, pour sauver son âme, accompagné du mari qui disait des chapelets. On l'atteignit en Hollande où elle n'était pas seule. Et ce fut fini. Voilà, disait Jammes, la vraie histoire du Partage de midi qu'il n'a pas republié parce que Mgr Baudrillart, son confesseur (et Jammes s'étonne qu'il l'ait choisi) lui a dit que c'était un livre de luxure. Après la rupture avec Mme V., Claudel vint à Orthez (7). Puis on alla à Lourdes où pendant une cérémonie le tonnerre se fit entendre. « C'est pour moi », disait Claudel. Au second coup, Claudel s'écria : « J'ai peur » et il ajouta pour son ami : « Priez pour moi. » Jammes disait combien Claudel est naïf. Il nous citait des traits de cette naïveté dans ses rapports avec les femmes. »

Mai 1934 : une dernière fois Arthur Mugnier et Francis Jammes se rencontrent, et ce sera à Hasparren, chez le poète. L'abbé s'y rend en compagnie de la poétesse Marie Noël (8). Mugnier, déjà aveugle, pour rédiger son *Journal* avait besoin d'aide... il fera donc faire, sur cette ultime rencontre, une liste brève et assez sèche des sujets abordés par le poète. Est-ce pour faire plaisir à l'abbé que Jammes décrit Fontarabie comme un lieu romantique ? La voix du poète, lorsqu'il lit pour ses visiteurs une préface rédigée pour le livre d'un écrivain catholique, n'insupporte plus l'abbé... Comme il arrive souvent dans un journal, l'abbé note finalement les propos de Jammes sur Gide, oubliant de la redire qu'ils constituent au regard de sa note du 7 février 1924.

« 5 mai - Été par un temps froid à Hasparren avec Marie. Jammes nous a reçus dans son cabinet de travail. Il nous a lu de sa voix charmante, emphatique et stridente les pages d'une préface à un livre du Père Damien, apôtre des lépreux.

Description de Fontarabie, de ses « montagnes de saphir » de ses reposoirs de pierres précieuses.

Fontarabie est romantique.

Il parle de Stevenson au style irisé d'une huitre perlière.

Puis il a été question de Gide très porté sur le catholicisme Il est très imprégné du diable. Il est habité. Il y a en Gide un grand divorce entre le corps et l'âme. Dans sa maison, en Normandie, il avait fait représenter des suppliciés de toute sortes, sur les cheminées. Parmi les ameublements de lanterne peintes. »

Sur cette touche étrangement cruelle et presque superficielle (comment donc se meublent les écrivains ?) s'achèvent les mentions que l'abbé fit de Francis Jammes. Ceci concerne le *Journal* tel que le *Mercure de France* le publia, après de larges coupes et des remaniements. Une étude de ses pages manuscrites non éditées pourrait faire venir au jour bien d'autres expressions des sentiments et des émotions que la forte originalité du poète et la lecture de ses œuvres inspirèrent à cet être non moins original et sensible, l'abbé Arthur Mugnier (9).

Claire Soullier

NOTES

(1) Cette correspondance sera publiée chez Plon sous le titre **Histoire d'une amitié**. La nièce seconde consacra aussi à l'Abbé un livre édité par Grasset en 1970, intitulé **Le Confesseur et les poètes**.

(2) Lucien Descaves (1861 - 1949) journaliste, romancier et auteur dramatique. Son livre le plus fameux est sans doute **Sous-*offs*, roman militaire**, de 1889. Ami de Georges Darien et de Céline (entre autres).

(3) André Germain, (1882 – 1971), fils du banquier Henri Germain créateur du Crédit Lyonnais, avait épousé Edmée, la fille d'Alphonse Daudet dont il divorcera. Auteur de nombreux livres (romans et documents sur son époque), il sera aussi le mécène actif et généreux de nombreux peintres et écrivains.

(4) Eve Francis (1886 – 1980) belge, sa carrière d'actrice commence à Paris, au théâtre et au cinéma, vers 1914. Elle fut aussi assistante de réalisation au cinéma.

(5) André Chaumeix (1874-1955) Journaliste, critique d'art, critique littéraire, il sera élu en 1930 à l'Académie française.

(6) « Jésus, lui qui ne brise pas le roseau froissé, qui n'éteint pas la mèche qui fume » (Esaïe 42: 3 et Matthieu 12: 20)

(7) De 1888 à 1919, Francis Jammes vit à Orthez, dans différentes demeures. Claudel s'y rend en 1905, pour un long séjour, à son retour de Chine – A partir de 1921 Jammes vivra, jusqu'à sa mort, à Hasparren où Mugnier lui rendra visite en 1934.

(8) Marie Noël (1883-1967) de son vrai nom Marie Rouget. Elle vécut à Auxerre toute sa vie. Son écriture est empreinte d'une forte religiosité ; sa poésie cristalline n'est pas sans rapports avec celle de Jammes. Elle reçut en 1962 le Grand Prix de poésie de l'Académie Française.

(9) Ghislain de Diesbach , auteur de la préface au Journal, a publié un livre sur l'Abbé Mugnier : "**L'abbé Mugnier. Le confesseur du Tout-Paris**; Paris, Éd. Perrin, 2003". À l'aide de pages inédites, des rencontres et des portraits de ceux qui l'ont connu, il raconte dans ce livre la vie de ce pasteur de la miséricorde, le révélant dévoué pour les humbles, accaparé par les soucis d'un ministère laborieux et peu gratifiant, généreux de son temps, efficace dans l'œuvre de réconciliation. L'auteur décrit aussi sa rencontre avec Frédéric Nietzsche, déjà à moitié fou, où l'abbé se montre tel qu'en lui-même, tendre et compatissant.